

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Et l'on changea d'entretien, à ma vive satisfaction. Bientôt je courus me réfugier dans ma chambre, où j'ai prié, pleuré, rêvé, bien contente d'avoir consenti au mariage de Florentine, et plus contente de m'en trouver quitte à si bon marché. Quant aux allusions du comte de Tourmagne, je n'y comprends rien. M'a-t-il devinée ? a-t-il en tête réellement quelque autre projet pour Germain ? Je m'y perds. J'ai un violent désir de lui ouvrir mon cœur, et le courage me manque. Je sens qu'il me serait plus aisé de mourir que de révéler mon secret. Hélas ! c'est Stéphanie, à présent, qui aime Germain : ce n'est plus Rœschen !

XXV.

4 août.

Mme Darcet, que j'ai pu voir un moment, m'a rendu compte d'une commission dont je l'avais chargée, et qui me semble jeter quelque lumière sur les intentions de M. de Tourmagne, au sujet de Germain et de moi. Elle est allée à la mairie du quartier où ma mère est morte, elle s'est fait montrer le registre des décès, et elle a vu que la mort avait été déclarée par M. de Tourmagne et par un médecin que je crois avoir été celui de Mme d'Aubecourt. Je soupçonnais que M. de Tourmagne, le plus ancien et le plus sûr ami de ma tante, avait été dans cette circonstance son confident. Maintenant je suppose que, soit par quelques papiers trouvés chez ma mère, soit par quelques démarches qu'il aura faites ou dirigées pour acquitter les petites dettes qu'elle a pu laisser, il a eu connaissance du rôle admirable que Germain a rempli auprès de nous. Peut-être a-t-il lu, comme moi, quelque lettre pleine de cœur, que ma tante a oubliée ou brûlée plus tard sans l'ouvrir. Voilà pourquoi le nom de Darcet l'a frappé, lorsque, pour la première fois, il l'a entendu prononcer chez Mme d'Aubecourt, par le curé. Depuis, le livre des *Pharaons* a ravivé ses souvenirs ; il aura tout compris en voyant les efforts que je faisais pour servir mon bienfaiteur, et en cherchant à s'expliquer le secret que je veux garder. J'en ai la certitude, car il seconde mes démarches et s'aperçoit fort bien que je l'entends à demi-mot.

Quant au secret qu'il observe lui-même, sa délicatesse, sa parfaite bonté, la connaissance qu'il a du caractère de ma tante, et jusqu'à cette douce malice avec laquelle il aime à faire le bien, m'en donnent parfaitement la raison.

C'est aussi ce que pense Mme Darcet. Elle s'est aperçue elle-même que M. de Tourmagne savait ou du moins soupçonnait quelque chose. Il a pris mille informations sur Germain, s'est enquis discrètement de son passé, l'a questionné au sujet des fleurs peintes, et enfin lui a recommandé de ne jamais se laisser proposer aucun mariage, s'il se voulait marier. sans l'avoir consulté. Cela me semble clair. — Et qu'a répondu Germain, chère madame ? — Germain a répondu en riant qu'il avait épousé sa mère, sa sœur et la science, et que c'était assez de femmes pour un chrétien. — Y a-t-il longtemps de cela ? — Il y a quinze jours. — Parlait-il ainsi auparavant ? — Non. Il aurait bien pris une quatrième femme, à moins que je ne me trompe, s'il l'avait trouvée telle que nous la désirons tous. —

Ah ! Et parle-t-il de moi, bonne mère ? — Jamais. Cependant j'ai cru voir qu'il mettait Jeanne sur votre chapitre assez volontiers. — Mère, s'il m'aimait, que j'aurais de hardiesse et de courage ! — Mon enfant, soyez prudente ; Dieu saura bien faire sa volonté de la façon la plus avantageuse pour notre salut. Prions et soumettons-nous ; voilà l'essentiel. — Oui, ma mère ; je suis résignée à tout. Mais si Germain m'aimait, je serais bien heureuse. Est-il content, lui ? — Je l'ai toujours vu content. Jamais il ne m'a laissé deviner un chagrin dans son âme, qu'au moment où il aurait manqué à la tendresse filiale en continuant de me le cacher. S'il a des peines, je n'en sais rien. Il garde pour lui toute sa douleur, et c'est le seul reproche que j'aie à lui faire. »

En disant ces mots, la digne femme essuyait ses paupières humides. Pour l'égayer, je lui contai la proposition de ma tante au sujet de Florentine, et le grand caractère que j'ai déployé dans cette occasion. — Ah ! me dit-elle, en me serrant la main, je vous aime et je vous bénis avec tout le cœur d'une mère. »

Nous étions arrivées à sa porte ; je la quittai et je m'enfuis, légère comme un oiseau. Qu'elle est bonne ! Et M. de Tourmagne, qu'en dites-vous ? J'ai des transports de gratitude qu'aucune parole ne peut rendre, pour ce soin de la Providence à m'entourer toujours de si nobles et si excellente âmes. Aïeux, père, mère, parents, amis, tout ce que je vois, tout ce que je connais, tout ce qui me touche est bon et parfait. On dit que la vie est un aride désert ; mais dans ce désert fleurissent des oasis, et là j'ai mon heureuse demeure, où n'existe rien que de frais, d'agréable et de pur. Comment le malheur viendrait-il m'atteindre au milieu de ces fleurs, de ce lait et de ce miel ! Un seul serpent, né Caniac, s'est glissé dans mon jardin pour empoisonner mon lait, mais nous le chasserons ; une seule abeille, la marquise, est armée d'un aiguillon, mais elle est bonne, et son aiguillon, loin de nous faire mal, ne piquera que le serpent ; et nous n'aurons plus rien à faire ensuite, qu'à déchiffrer paisiblement nos hiéroglyphes en louant le bon Dieu. Nous sommes deux pour chasser le serpent et pour apprivoiser l'abeille !

XXVI.

10 août.

Ma chère Elise, que je suis triste et que je suis heureuse ! Il m'aime et il veut partir ! Il m'aime ! Il ne me l'a pas dit, mais je le sais. Je l'ai vu jaloux, je l'ai vu désolé, je l'ai vu rassuré, passant du trouble à la joie en quelques heures, à cause de moi, bien à cause de moi. D'ailleurs, je crois qu'il ne faut pas tant de signes et qu'on s'aperçoit de ces choses-là bien vite, surtout de la part des gens qui ne prétendent point vous le montrer, qui commencent par n'en rien savoir, et qui une fois qu'ils s'en aperçoivent entreprennent de le cacher.

Pour être franche, mes premiers soupçons ne datent pas d'hier. Germain, qui est à son aise avec tout le monde, devenait gauche et embarrassé lorsqu'il m'adressait la parole. Un jour, il me donna le bras pour passer du salon à la salle à manger, et cette simple action le fit rougir et l'émut si fort, qu'il eut de la peine à se remettre. Un autre jour, en me promenant dans le jardin, où il était avec nous, j'avais assemblé trois ou quatre fleurs, que j'oubliai sur un banc. Elles disparurent. Mais, au bout de quelques instants, Germain ayant tiré de sa poche je ne sais quels papiers que lui demandait M. de Tourmagne, mon bouquet, que je reconnus fort bien, se montra, et notre Maronite de le cacher avec une singulière précipitation.

(A continuer)